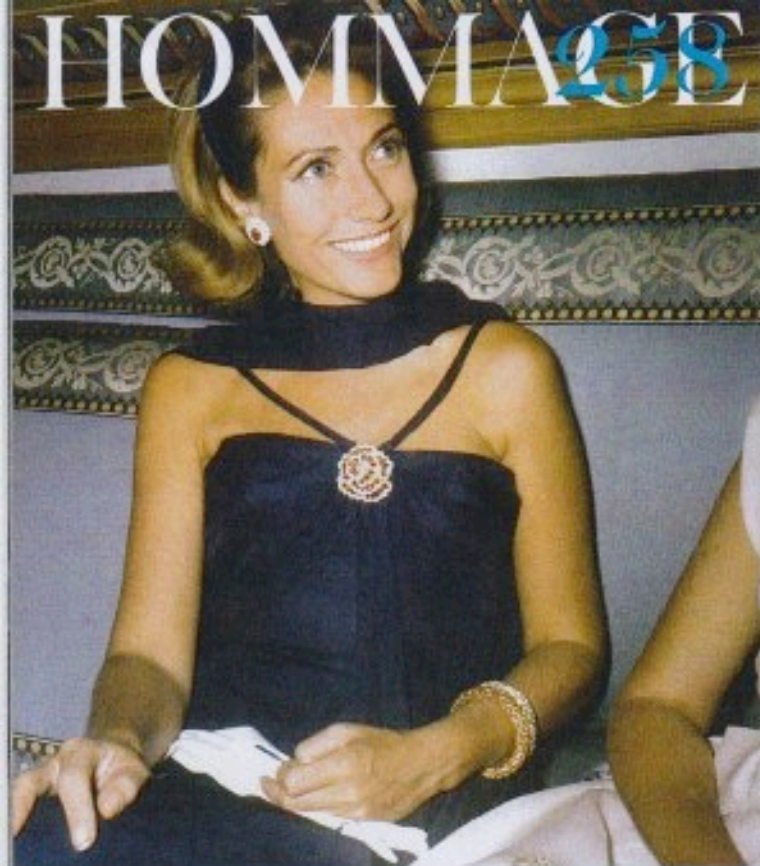


Ancien mannequin puis femme d'influence, Hélène Rochas était une icône française.



Sagan ne célèbre sa façon d'habiter naturellement le luxe. Modiano, qui rêvait d'elle depuis l'adolescence, lui apporte la fougue d'un éternel jeune homme en quête de souvenirs d'adresses, de noms étranges et de silhouettes bizarres ; il ne pouvait trouver meilleure machine à remonter le temps qu'Hélène, qui situait tous les acteurs de l'Occupation, pour avoir grandi près de sa sœur chez l'un des fils de Tristan Bernard. Ses plus beaux rôles, elle les aura tenus pour finir face aux photographes et aux peintres – Cecil Beaton, Lipnitzky, Warhol –, lors des générales des spectacles qu'elle encouragea, du Châtelet au Festival d'Automne, au cœur des bals qu'elle anima, vêtue en maharane ou en Odette, ultimes échos des temps où Paris pensait avoir remplacé Athènes, dans la généalogie des civilisations. A l'aise dans les smokings et les sahariennes de son ami Saint Laurent plus que dans les robes sirènes de son premier mari, la belle Hélène avait appris avec le temps à apprécier la fantaisie des hommes à hommes, et la force de caractère de ses amies. Pourquoi n'y avait-il plus d'élus pour l'appeler ?

pas croire en Dieu auprès d'elle», s'était indigné l'officier d'état-civil de Reno, Nevada, en découvrant qu'André Bernheim ne l'épousait que civilement. A 75 ans encore, plus que jamais à 80, son regard pivoine disait l'attente impatiente d'une rencontre. Cette disposition native à l'amour agissait comme un sérum naturel donnant à sa peau un tonus unique, lui faisait un cou, des mains et des pieds de jeune femme, quand l'été la voyait sortir en robe légère et en sandales de cuir, en Diane urbaine. Comment rester si belle et fraîche à cet âge ? Se réserver trois heures de soins quotidiens, avant de s'occuper des fleurs de son jardin, blanches exclusivement. S'épargner tout excès, toute colère inutile, ne jamais se plaindre ni même s'expliquer – «La rose est sans pourquoi», disait Silesius. Suggérer, plutôt que dire (on ne montre pas du doigt). Laisser émaner son charme, sans forcer la note, trois gouttes d'essence au creux de l'oreille, pas de rasade d'eau de toilette. De la mesure, du tact, rien de *cafone* ou de show-off, l'anti-Mae West, que son premier mari avait habillée. Enfin, avoir toujours un homme près de soi. Playboys dominicains, hommes de théâtre, armateurs grecs, journalistes culturels, producteurs de spectacles, écrivains... il n'y avait jamais eu d'année sans. Ils recouraient parfois au même fleuriste, mais rivalisaient d'esprit pour tourner des billets qu'elle n'oublierait pas, quelques saisons durant. En retour, elle les accueillait sans l'ombre d'une méfiance ou d'un ressentiment : elle les aura toujours contraints de se comporter au mieux, de se montrer plus romantiques ou chevaleresques qu'ils n'étaient sans doute. Une femme à hommes plus qu'à enfants, une égérie aussi, que les écrivains attiraient. Après avoir encouragé son mari à ouvrir sa maison, dans les années 20, Cocteau renoue dans leurs soirées de la Libération avec Eluard, qui lui dédicace des poèmes, faute de pouvoir écrire sur sa peau. Sacré poète national au sortir de la Résistance, Aragon s'affiche au bras de cette Marianne d'argent et d'ivoire – leurs yeux bleus rivalisent d'éclat. «J'aurais tant aimé souffrir par vous!...», gémit Bernstein, l'auteur de *Mélo*, avant que

